

L'église Saint-Martin est une très vieille dame qui sommeille au centre du village, tout près du château, du presbytère (actuelle Mairie, 18^e siècle), et du « Prieuré » (reconstruit aux 18^e et 19^e siècles).

Son histoire couvre huit siècles de travaux.

• La fondation

D'abord, il y eut à ce même endroit une église romane, fondée avant 1191.

L'église paroissiale était associée à un prieuré, dépendant d'une abbaye : Saint-Rambert-en-Bugey. Plusieurs moines résidaient à Chamoux, dirigés par un prieur. Les bénédictins de Saint-Rambert avaient fondé plusieurs prieurés sur le territoire de l'actuel Cœur de Savoie : Saint-Martin de Chamoux ; Saint-Michel de Montendry ; Saint-Pierre de Villard-Léger ; Villard-Sallet ; Saint-Julien de Montmayeur ; Saint-Pierre d'Apremont... Important réseau d'influence et de pouvoir, qui assurait à l'abbaye lointaine des revenus... et lui donnait l'obligation d'entretenir les bâtiments ; ce qu'elle négligea de plus en plus : il s'ensuivit de nombreux procès, mais surtout, des dégradations.

• Un petit tour autour de l'église

De l'église romane du 12^e siècle, ne reste plus que le clocher, où l'on distingue plusieurs ouvertures médiévales, certaines bouchées ; trois rangées de fenêtres sont ouvertes au sommet de la tour : on distingue des chapiteaux très usés sur certaines ; mais le dernier niveau est beaucoup plus récent : il date du 18^e siècle : le maître-maçon Jacques Chiesa, originaire de la Valsesia, dut surélever le beffroi en 1724, pour que le son des cloches ne soit pas arrêté par la toiture de sa nouvelle église – le sanctuaire roman devait donc être plus bas.

En effet, tout comme le château et les maisons du village, l'église et le prieuré ont subi une avalanche de boue et de pierres descendue du ruisseau de Montendry, probablement au 15^e siècle : les dates souvent avancées ne sont pas prouvées. Mais on sait que le cloître et le prieuré furent détruits, le nombre des moines présents à Chamoux s'en trouva réduit : un traité assure « à *Philibert Pasturel, religieux infirmier de Saint-Rambert, toutes les charges et tous les revenus du prieuré de Chamoux en Maurienne pendant 9 ans* ». (Document sans date).

En 1609, « *La maison du prieur étant tombée en ruine, l'évêque enjoint l'abbaye de Saint-Rambert, de laquelle le prieuré dépend, de la faire rebâtir, sous peine de saisie des revenus.* » En vain...

L'église se dégrade aussi ; pourtant, Saint-Rambert est en principe tenue de maintenir le chœur (1669). Mais il n'y a plus de prieur à Chamoux : un prêtre « sacristain » pris dans la population locale suffira à collecter la dîme... et à remonter le Prieuré.

En 1698, les religieux de Saint-Rambert-en-Bugey sont condamnés à faire réparer le chœur de l'église paroissiale de Chamoux.

Mais dès 1696, une famille de notables de Chamoux, les Deglapigny, a entrepris de faire reconstruire la nef par le maître-maçon valsesien Jacques Chiesa. Elle est achevée en 1699 (cette partie de l'église est à la charge des paroissiens) : deux fils de la famille, Jacques l'Aîné et Jacques le Jeune étaient l'un curé à l'église, l'autre sacristain au prieuré.

Puis, en 1719, le chœur est à son tour reconstruit, aux frais de la communauté, par le même Jacques Chiesa. On y ajoute une sacristie, dotée d'une grande porte du côté du presbytère.

Trois remarques ;

- on lit souvent que l'église a été reconstruite en 1717 : date erronée, peut-être due à une étourderie de Félix Bernard, et qui s'est répétée hélas ; les registres du Tabellion ne laissent pourtant aucun doute ; et d'ailleurs, l'évêque, dans sa Visite pastorale de... 1717, dit bien que l'église existe « *depuis quelques années* ».

- Il ajoute que l'église a été retournée... aïe, face à la pente : « *On y a fait la grande porte où était le chœur de la première : dans des temps d'inondation, l'eau est entrée dans l'église, jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds.* »

- Dans la première église, l'accès au clocher se faisait par un escalier malvenu qui prenait dans le chœur : l'ouverture dans le mur mitoyen put ensuite desservir la tribune à partir du clocher où on avait ouvert une porte au niveau du sol.

La nouvelle église est grande, haute, sévère, et respecte les consignes de l'évêque attaché à la Contre-Réforme. Jeux de fenêtre triples (triplets). Chevet plat qui peut accueillir un grand retable. Plus tard, des décorations de stuc (pilastres, pseudo chapiteaux) orneront l'église, à l'intérieur et en façade. Au 20^e siècle, une rénovation malencontreuse a détruit une grande partie des stucs extérieurs baroques. En revanche le retrait (regrettable) du crépi a permis de découvrir trois niches (1972) ; deux d'entre elles contiennent encore leur saint (probablement le « patron » saint Martin, et saint François-de-Sales) : on voit que leurs bras avaient été rabotés pour que la surface du mur paraisse lisse sous le crépi ; la troisième manque, seul son manteau reste pris dans l'enduit du fond de la niche. Voulut-on retirer les statues à la Révolution ? L'échec d'une tentative sur celle de gauche a-t-elle conduit à cacher les deux autres en remplissant leur niche de mortier ?

Le mur ouest de la sacristie est renforcé par un massif de pierre : il tendait à s'ouvrir, et l'évêque demanda longtemps à faire réparer l'énorme fissure. On remplaça sa porte d'accès vers le presbytère par une fenêtre : les montants extérieurs sont ornés de reliefs en pointe qui semblent provenir d'un réemploi des bases des ouvertures de la Collégiale du château, démolie au 19^e siècle ?

Puis, fin 1930, sous l'effet probable d'infiltrations, une pierre détachée de la voute tombe dans le chœur, C'est le début d'un conflit digne de Clochemerle entre la mairie... rouge, et le diocèse... raide. La mairie – propriétaire des lieux depuis 1905 – veut démolir la voute, contre l'avis de l'évêque, lequel excommunie le maire ! Finalement, la voute est détruite – et c'est dommage –, et remplacée ; des erreurs de conception obligeront à tout reprendre encore – et Chamoux y a gagné un curieux plafond de bois.

Visite virtuelle

Mais nous voilà maintenant dans l'église (généralement fermée).

Plan en croix latine. La nef est constituée d'un seul volume, sans piliers, avec deux rangées de bancs. Dans le transept, à gauche (à l'Évangile), la chapelle Saint-Joseph (qui eut d'autres vocations) ; à droite (à l'Épître), la chapelle du Rosaire. L'ensemble est décoré de stucs baroques. La sacristie ouvre sur la gauche du chœur.

Cette église vieille de 800 ans, rassemble des œuvres de toutes périodes. Plusieurs sont inscrites sur la liste objets des Monuments historiques. D'autres encore sont inscrites à l'Inventaire départemental.

Deux groupes sculptés en noyer polychrome (traces de brocarts appliqués cachés sous les repeints), une Pietà et un Calvaire (d'une ancienne Poutre de Gloire ?), dateraient des années 1500-1520.

La chaire baroque, souvent comparée à une loge de théâtre, viendrait de l'ancienne église Saint-Léger de Chambéry, détruite à la fin du 18^e siècle : sa cuve et son dais (l'abat-voix) sont décorés d'applications sculptées, dorées, qui seraient dues à François Cuenot (±1618-1686), la cuve étant alors du menuisier chambérien Michel Veyret ou Veycet (1655).

Les trois retables sont l'œuvre des Valsesians Giuseppe Gilardi (1797-1877) et de ses fils, Alexandre et François, au 19^e siècle : ils présentent trois moments de la sculpture post baroque.

Le tableau du maître-autel (18^e siècle), non attribué, représente le patron de l'église, saint Martin, dans ses deux états (soldat et évêque). Il est antérieur au retable – celui-ci remplace un précédent retable, disparu ; le tableau devait alors être inséré dans le mur du chevet, qui présente une niche de la bonne dimension.

Dans la sacristie, le tableau des « deux évêques » (18^e siècle), placé sous le signe du Saint-Sacrement, ornait probablement autrefois l'autel de la chapelle de gauche, dite alors « du Saint-Sacrement » : il aurait été offert par une famille de Villardizier, les de Livron.

Le tableau qui l'a remplacé au retable de Saint-Joseph, représente la « Sainte Famille, retour d'Égypte » (1842) ; il est de Jacques Guille, peintre mauriennais (1814-1873)

Le retable du Rosaire (1831) accueille un des rares tableaux connus en France de Barendier, peintre savoyard qui fit sa carrière en Argentine. Il représente bien sûr le don du Rosaire par la Vierge.

Sur les autels latéraux, les statues dorées de la Madone au Poupon et de saint Joseph sont du « laboratorio » des fils Gilardi.

Les fresques (1847) des murs du chœur (inspirées d'un peintre de Varallo du 15^e siècle, Gaudenzio Ferrari) et des médaillons du transept, sont dues aux frères Alonzo et Giuseppe Antonio Avondo : encore des Valsesians, amis des Gilardi. Ils représentent les prophètes, et deux scènes de la vie de Jésus, le Mont des Oliviers, et la Résurrection.

Le tout fut badigeonné plus tard et les fresques du chœur ont été dégagées en 1950, les médaillons du transept en 1990.

Au début du 21^e siècle, plusieurs sculptures et tableaux ont été sauvegardés, étudiés – mais il reste fort à faire...



L'église Saint-Martin, construction baroque, conserve des œuvres du 15^e au 19^e siècle.